Loussot, Jean de.
Le parjure

JEAN DE LOUSSOT

E PARJURE

DRAME EN UN ACTE

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
ÉDITIONS BILLAUDOT, Successeur
E DE MARIVAUX (2e) ET 14 RUE DE L'ECHIQUIER (10e)

Tarif des Pièces ; C

LE PARJURE

DRAME EN UN ACTE

JEAN DE LOUSSOT

LE PARJURE

DRAME EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
ÉDITIONS BILLAUDOT, Successeur
3 RUE DE MARIVAUX (2e) ET 14 RUE DE L'ECHIQUIER (10e)

PERSONNAGES

NICOLAS BLIZOT, maire de Blonville, 60 ans.

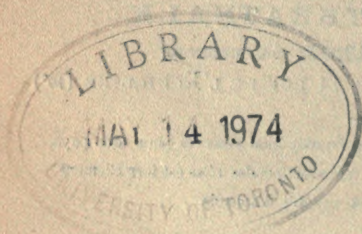
PROSPER, neveu de Blizot, élève en médecine, 17 ans

ODERIC, ami de Prosper, 20 ans.

LE COMTE DE CLOSNY, capitaine d'Etat-Major français, 30 ans.

HANS VON KLEISER, officier allemand, 50 ans.

TROIS SOLDATS ALLEMANDS.



LE PARJURE

La scène se passe pendant la guerre franco-allemande de 1870-71, dans la maison du maire de Blonville, (Meuse.) Au rez-de-chaussée, la pièce principale. Porte au fond, et porte à droite, deuxième plan. A gauche, troisième plan, escalier menant à l'étage supérieur ; fenêtre au deuxième plan. Chaises de paille, escabeaux, coucou de la forêt noire, gros poêle de faïence. A droite, troisième plan, large armoire, en chêne ou en noyer. Au milieu, table, sur laquelle une lampe allumée est posée.

SCÈNE PREMIÈRE

PROSPER, ODERIC.

PROSPER, assis à la table du milieu, en face d'Oderic, joue aux cartes avec lui. Etalant machinalement des cartes sur la table, et appelant, d'une voix indifférente.

Cent, d'as !... (Il marque des points, joue ; puis, prêtant l'oreille à des bruits sourds, venus du dehors.) Entends-tu, Oderic, on se bat, dans la Woëvre ?...

ODERIC, insouciant, jouant à son tour.

Oui ; on s'y est battu, hier ; on s'y battra encore demain : il faut en prendre son parti !

PROSPER, ramassant les cartes, et avec feu.

Jamais !... (Plus calme, avec tristesse.) Jamais je ne me consolerai de rester ici, comme un enfant, tandis que, là-bas les autres se font tuer !...

ODERIC, se carrant, sur sa chaise, et se balançant, persifleur.

Chacun son goût !... Moi, je me trouve mieux ici, auprès d'un bon feu, en face d'un vin excellent... (Il se verse à boire.) — et d'un ami non moins appréciable ! — que dans les plaines de la Woëvre, où les soldats ont, à cette heure, les pieds dans la boue, et la tête dans la fumée...

Il boit.

PROSPER, sèchement.

Toi, tu n'as jamais eu de cœur.

ODERIC, avec un rire forcé.

Merci !... (Se versant un second verre, qu'il vide aussitôt.) Il est charmant, mon ami !

PROSPER, radouci, mais avec tristesse.

Je veux dire que tu es un jouisseur.

ODERIC, suffisant.

Je préfère les bonnes choses aux mauvaises, et j'ai le courage de mon opinion... Je n'agis pas comme ces hypocrites, qui font mine d'envier une part de souffrance, qui soupirent après l'holocauste, qui sont assoiffés d'héroïsme...

PROSPER, jetant ses cartes, et se levant brusquement.

Est-ce pour moi, que tu parles ainsi ?

ODERIC, se levant à son tour, et d'un ton conciliant.

Non ; je sais que tu es brave, et que, si tu avais la liberté de tes mouvements, on te verrait, depuis longtemps, transformé en cible tricolore, sous l'uniforme du pioupiou.

PROSPER, la mine contractée, avec un profond soupir de regret.

Ah ! si mon oncle avait consenti... Si seulement j'étais majeur... je serais loin d'ici...

ODERIC, d'un air dégagé.

Bah ! console-toi... Un de plus, un de moins dans les rangs, ce n'est pas cela qui nous empêchera d'être vaincus !

PROSPER, frappant, avec colère, un coup de poing sur la table.

Tais-toi !... (Il marche, les sourcils froncés, vers son camarade.) Je te défends de parler ainsi...

ODERIC, reculant d'un pas, et se moquant, le rire un peu forcé.

Bravo ! tu es superbe dans cette pose... (Désignant son camarade, dont il singe l'attitude crâne.) Une statue de l' « intrépide »... ou « départ pour la gloire » !... C'est dommage qu'il n'y ait point de sculpteur ici ! (Riant.) Ah ! ah !... (Les mains dans les poches, haussant les épaules, et se rapprochant de Prosper, d'un air bon enfant.) Collégien, va !... Tu m'amuses, avec tes grands mots ; on croirait que tu es encore à l'école, et que tu déclames une tirade...

PROSPER, un peu décontenancé, et impatienté.

Tu m'agaces... Va-t'en.

ODERIC, ironique.

Toujours gracieux !.. (Sur un ton de reproche.) N'est-

ce pas toi qui es venu me chercher, dès que ton oncle a eu tourné les talons?...

PROSPER, *avec calme et tristesse.*

J'espérais, en ta compagnie, avec quelques parties de cartes, oublier un instant... (*Il soupire avec amertume, en passant la main sur son front.*) Ah !...

ODERIC, *un peu grondeur.*

Eh ! bien, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'égayer, moi... Ce n'est pas ma faute, si tes idées lugubres te reviennent sans cesse à l'esprit...

PROSPER, *s'asseyant devant la table, et laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Non, je ne puis me résigner... (*Prêtant l'oreille à de lointains grondements.*) Encore le bruit des canons... (*D'un air sombre.*) Si du moins j'avais eu achevé mes études, si j'étais médecin.

ODERIC, *se promenant de long en large, et sur un ton humoristique.*

Tu pourrais en ce moment exercer ton art sur le champ de bataille : l'ouvrage n'y doit pas manquer ! Tu couperais des bras, des jambes : ce serait une consolation !

PROSPER, *avec lassitude, se tournant vers Oderic.*

Assez... tu me fais mal.

ODERIC, *sur un ton de sarcasme*

Oh ! oh !... du sentiment, maintenant... (*Riant.*) Ma parole, ce garçon-là connaît ses classiques : il joue tous les jeux !

PROSPER, *sans écouter Oderic, prêtant toujours l'oreille aux bruits lointains de guerre.*

C'est un engagement sérieux... et tout près d'ici...

ODERIC, s'approchant de Prosper, et lui frappant sur l'épaule.

Allons, quittons cet air morose! (Railleur.) Qu'est donc devenu notre bel entrain de tout à l'heure ?

Singeant de nouveau l'attitude qu'avait précédemment Prosper, et entonnant la « Marseillaise ».

« Allons, enfants de la patri...i...e!... »

PROSPER, avec un geste d'impatience.

Sors d'ici!

ODERIC, continuant, de plus en plus goguenard.

« Le jour de gloire est arrivé!... »

PROSPER, frappant sur la table, puis, se levant, furieux

Oderic, tu m'exaspères... (Allant à lui, les poings crispés.) Tu.. tu m'es odieux!

ODERIC, se reculant, et prenant une chaise, derrière laquelle il affecte de s'abriter.

Tout beau!.. mon général!... tout beau...

PROSPER, saisissant la chaise, qu'il arrache des mains de son camarade.

Je ne veux plus te voir... (Il lui montre la porte, et sèchement.) Va!

Oderic, sans mot dire, continue à reculer devant Prosper, faisant face au public; il se dirige vers la porte du fond, se glissant le long du mur, d'un air haineux, sournois et n'osant plus braver Prosper. — Mais, au moment où Oderic va sortir, on entend faiblement frapper et appeler à la fenêtre, à gauche, deuxième plan.

PROSPER, s'approchant de la fenêtre, qu'il entr'ouvre.

Qui va là?... (La question demeurant sans réponse, il se penche, regarde et s'écrie.) Un officier français, grièvement

ment blessé. (A Oderic, qui est demeuré indécis, près de la porte du fond.) Viens m'aider.

Prosper et Oderic aident l'officier à franchir la fenêtre, d'ailleurs peu élevée.

SCÈNE II

PROSPER, ODERIC, CLOSNY.

PROSPER, soutenant l'officier, qui marche avec peine.

Vous souffrez beaucoup ?

CLOSNY, haletant, et avec une expression de douleur contenue.

Beaucoup. (Inquiet.) Chez qui suis-je, ici ?

PROSPER, aidant l'officier à s'asseoir.

Chez Nicolas Blizot, mon oncle, maire de Blonville.

CLOSNY, remerciant d'un signe de tête, et parlant, la voix étouffée.

Veuillez lui dire que je suis le comte de Closny, capitaine d'Etat-major... J'étais chargé d'une mission... importante... Séparé des miens,... traqué... blessé, je me suis traîné jusqu'à ce village... Votre maison est la première, j'ai vu de la lumière, à cette fenêtre... j'ai appelé...

PROSPER, d'une voix émue.

Vous ne pouviez mieux vous adresser, mon capitaine. Vous vous trouvez chez des amis, de fiers Lorrains, de vrais Français, (s'inclinant.) et notre maison est bien honorée...

ODERIC, à part, vivement et clignant de l'œil, d'un air mauvais.

Honneur et bonheur ne sont pas synonymes! (Avec conviction.) C'est un hôte gênant qu'un tel prisonnier!

CLOSNY, tendant cordialement la main à Prosper.

Je vous remercie... Vous vous appelez?

PROSPER, à Closny.

Prosper Blizot. Je suis élève en médecine, j'ai dix-sept ans... Et l'on m'a empêché de m'engager...

CLOSNY, avec sincérité.

On a bien fait : il ne faut point faucher le blé qui est en herbe... L'avenir aura besoin de vous.

PROSPER, à Closny, avec élan.

Si mes soins, du moins, pouvaient vous être utiles, je serais, pour l'instant, un peu dédommagé...

CLOSNY, avec un sourire reconnaissant, devinant la pensée de Prosper.

Volontiers; plus tard, vous me soignerez; mais je désire, d'abord, voir le maire, Blizot... Veuillez l'appeler...

ODERIC, qui durant toute cette scène est resté un peu à l'écart, écoutant avidement.

Blizot est sorti.

PROSPER, à Closny.

Il est vrai, mon capitaine : mon oncle est absent. Il a l'habitude de sortir ainsi, chaque soir, seul, afin d'opérer une reconnaissance dans la campagne qui nous entoure. Il ne saurait tarder à rentrer... (Avec un peu d'embarras.) Mais je vous demande la permission de ne point vous présenter à lui.

CLOSNY, étonné.

Pourquoi cela?

PROSPER, avec franchise et simplicité.

Parce que mon oncle, que ses fonctions de maire mettent sans cesse en rapport avec les ennemis, sera plus libre, aura des allures plus franches, et par suite sera moins suspect, s'il ignore la présence d'un fugitif sous son toit...

CLOSNY, hochant la tête.

Je comprends; mais comment me cacher ici, à son insu?

PROSPER, d'un air réfléchi.

Je m'en charge : fiez-vous à moi.

ODERIC, prêtant l'oreille, à la porte du fond.

Voici l'oncle qui rentre... Je reconnais son pas.

PROSPER, écoutant à son tour.

Es-tu bien sûr?

ODERIC, courant à gauche, à la fenêtre.

Pas de doute! (Près de la fenêtre, il s'arrête, pour dire, d'un ton goguenard.) Comme je me soucie peu d'être jeté dehors avec tous les honneurs que me tient en réserve le maire de Blonville, je préfère sauter.. (D'un geste amical, il salue Closny et Prosper.) Bonsoir!

Il disparaît par la fenêtre qui, quelques instants plus tôt, a livré passage à l'officier blessé

SCÈNE III

PROSPER, CLOSNY.

PROSPER, courant à la porte du fond, et en poussant les deux verrous.

Assurons-nous, d'abord, trois minutes de liberté.. (A Closny.) Cela me suffira pour vous mettre en lieu sûr, et à l'abri des yeux du maître de céans...

CLOSNY, se levant avec peine.

Mes membres se raidissent... Je ne puis plus marcher... Où faudra-t-il aller?

PROSPER, indiquant une soupente assez spacieuse, pourvue d'une porte massive, qu'il entr'ouvre, et qui se trouve à gauche, sous l'escalier.

Ici, mon capitaine... (Il s'approche de l'officier et l'aidant à marcher.) Appuyez-vous sur moi.

Tous deux se dirigent vers la cachette. On entend frapper, à la porte du fond ; c'est Blizot, qui essaie vainement d'ouvrir.

VOIX DE BLIZOT, à la cantonade.

Prosper!... Prosper!

PROSPER, très haut, à Blizot, tout en faisant entrer l'officier dans la soupente.

Voilà! mon oncle, voilà!

Closny s'étend sur la paille, dans le réduit dont Closny referme sur lui la porte.

VOIX GRONDEUSE DE BLIZOT, clamant, au dehors.

Allons donc! Prosper... Ouvre-moi!

PROSPER, courant ouvrir à Blizot.

Je vous demande pardon, mon oncle...

SCÈNE IV

BLIZOT, PROSPER.

BLIZOT, entrant, sans se presser, grave, digne, et jetant un coup d'œil vers la table, où se voient encore les cartes et le vin.

Qui est venu, en mon absence?

PROSPER, avec embarras.

C'est moi, qui ai été chercher...

BLIZOT, interrompant, avec colère.

Oderic encore, n'est-ce pas?... (Sur un ton de reproche.) Je te l'ai pourtant dit déjà. (Scandant les mots.) Je ne veux plus de lui ici!

PROSPER, baissant la tête, un peu confus.

Ce n'est pas que j'apprécie beaucoup la société d'Oderic. Mais il est si triste de rester ici, seul et désœuvré, (Avec un geste de dépit, indiquant les plaines où l'on se bat.) tandis que, là-bas...

BLIZOT, avec une bonté compatissante, frappant sur l'épaule de son neveu.

Console-toi... J'établis une ambulance, à la Milotte : tu en seras le chef.

PROSPER, gravement, en serrant les mains de son oncle.

Merci!

BLIZOT, faisant quelques pas dans la pièce, puis se débarrassant de son chapeau de son bâton, qu'il pose sur un meuble.

Et... rien de nouveau, depuis mon départ?

PROSPER, détournant la tête, et avec hésitation.

Non... rien...

Il va à la porte du fond, et en pousse de nouveau les verrous.

BLIZOT, inquiet.

Tu dis cela, d'un air...

Il s'assied.

PROSPER, reprenant un peu d'assurance.

C'est-à-dire... Je... je me suis disputé avec Oderic.

BLIZOT, intrigué.

Ah! ah!... et alors?...

PROSPER, poursuivant.

Nous nous sommes même fâchés..

BLIZOT, avec élan.

Tant mieux!

PROSPER, regardant à plusieurs reprises, avec inquiétude, vers la cachette.

Je lui ai dit de quitter la maison, et de ne plus y revenir.

BLIZOT, avec un joyeux entrain.

A la bonne heure!... Si tu avais suivi mon conseil, il y a longtemps que tu aurais tenu ce langage... (Il se lève, et tendant la main à Prosper.) Bonsoir, mon neveu.

PROSPER, serrant la main de son oncle.

Bonsoir, mon oncle. (Avec sollicitude.) Vous devez être fatigué?

BLIZOT, se dirigeant vers l'escalier, troisième plan, à gauche.

Eh!... oui... Les jambes s'alourdissent,... on n'est plus jeune...

PROSPER, *sur un ton de doux reproche.*

Ce sont vos courses, dans la campagne... Vous vous surmenez !...

BLIZOT, *s'arrêtant, en haut de l'escalier.*

Est-ce que l'on peut ménager ses forces, lorsque tout va si mal !... Quand la patrie est harcelée, envahie...

PROSPER, *s'asseyant tristement, près de la table, et laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Hélas !

BLIZOT, *toujours au faîte de l'escalier, contemplant un instant son neveu, et avec compassion.*

Pauvre petit !

Il pousse la porte de sa chambre, située au haut de l'escalier, et il y entre, hochant la tête avec tristesse.

SCÈNE V

PROSPER, *seul, relevant la tête, dès que son oncle a disparu.*

Mon oncle ne se doute pas que je vais, dès ce soir, commencer, ici même, mes fonctions d'infirmier. (*Il se lève, et va ouvrir la porte de la soupente où l'officier est caché.*) Mon capitaine, vous êtes libre !...

SCÈNE VI

PROSPER, CLOSNY.

CLOSNY, se relevant avec peine, aidé par Prosper, et sortant de la soupente.

Si je pouvais, du moins, reprendre assez de force pour continuer ma route !...

PROSPER, avec bonté.

Mon capitaine, je vais vous soigner de mon mieux. (Ils avancent, vers le milieu de la scène, et Closny s'asseoit, près de la table. Prosper lui tâte le pouls.) Vous avez la fièvre : quelques jours de repos vous seront nécessaires.

CLOSNY, vivement, se redressant par un effort de volonté.

Non : c'est impossible !.. (D'un air résolu.) Demain, je repars.

PROSPER, doucement avec tristesse.

Vous ne pourrez marcher...

CLOSNY, portant la main à son genou droit.

Il est vrai ; un coup de sabre... (Il se rasseoit.) Mais je souffre plus encore de mon épaule gauche... Une balle, sans doute, y est restée.

PROSPER, commençant à ôter, avec soin, le dolman de l'officier.

Nous allons voir la plaie... Si je ne puis extraire la balle, du moins essaierai-je de soulager la douleur ..

CLOSNY, s'arrêtant, après avoir péniblement ôté sa manche droite, et d'un air songeur.

Croyez-vous que, dans ce pays, je puisse trouver

quelqu'un de sûr, pour m'accompagner, et m'aider à gagner l'endroit, où l'on m'attend?

PROSPER, suppliant, près de l'officier.

Oh! mon capitaine, si vous vouliez... si vous daigniez me faire l'honneur d'accepter mes services...

CLOSNY, gravement.

Celui qui me suivra risquera sa vie.

PROSPER, avec élan.

Je vous suivrai, je vous guiderai, je vous porterai, au besoin...

CLOSNY, ému, regardant Prosper avec admiration.

Brave enfant!... (Hochant la tête.) Je ne puis, cependant, accepter sans que votre oncle sache...

PROSPER, se rapprochant encore de l'officier, se penchant vers lui, et un genou en terre, parlant à demi-voix, avec émotion.

Il saura... (Il prend entre les siennes la main du blessé.) Je le préviendrai... (Avec une joie presque enfantine.) Nous partirons demain... demain, si vous voulez...

CLOSNY, haletant, à demi-voix et avec vivacité.

Si je tombe en route, si je ne puis continuer, vous prendrez là... (Il porte la main à sa poitrine.) un... un sachet... c'est mon portefeuille... une correspondance y est cachée... Vous la porterez à... (Il s'interrompt, et indiquant son épaule gauche, avec un cri de douleur.) Ah!... je souffre atrocement...

PROSPER, dégageant doucement l'épaule blessée du dolman de l'officier.

Il faut qu'un premier pansement atténue cette douleur trop vive, mon capitaine... Nous parlerons ensuite de départ...

CLOSNY, avec une expression de profonde douleur, se renversant sur sa chaise.

Attendez... (Regardant Prosper, bien en face.) Etes-vous réellement décidé à m'accompagner?

PROSPER, joignant les mains.

Mon capitaine, je vous en conjure, permettez-le moi! (Crânement.) Ne doutez, ni de mon courage, ni de mon dévouement... (Avec persuasion.) Oh! si vous saviez combien j'ai souffert, combien je souffre encore, de mon inaction, vous comprendriez avec quelle joie profonde j'entrevois enfin l'occasion d'être utile à mon pays!... (S'animant de plus en plus.) Je vous suivrai... où vous voudrez... je serai ravi d'accomplir une mission périlleuse, et si je tombe frappé par les balles ennemies... (Se redressant, avec un cri d'enthousiasme.) je serai bien heureux!

CLOSNY, avec feu, tout en comprimant de sa main droite son épaule gauche, qui paraît le faire affreusement souffrir.

Merci!... (Il se relève, par un suprême effort, chancelle, et se retenant à la table.) Partons!... oh! partons, le plus tôt possible... Me panser serait une vaine lâcheté!... Chaque minute passée ici compromet le succès de mon entreprise... Peu importe ma vie, si ma mission est accomplie!

PROSPER, qui s'est précipité, inquiet et ému, vers l'officier, qu'il soutient dans ses bras.

Mon capitaine!

Closny, près de défaillir, appuie sa tête blême sur l'épaule de Prosper. A ce moment, des cliquetis d'armes, et des bruits de voix se font entendre, à la porte du fond, qui est violemment heurtée.

VOIX, à la cantonade.

« *Oufrez*!... *Oufrez*!... Nicolas *Plizot*, maire *té Bloinfil*, *oufrez*!

CLOSNY, se ranimant, et portant la main à son front, avec effroi.

Les Allemands!

PROSPER, précipitamment, et à demi-voix.

Il faut, en hâte, regagner votre cachette!

Il entraîne Closny vers la soupente, où il l'enferme de nouveau. Le dolman de l'officier est resté sur une chaise, près de la table du milieu.

SCÈNE VII

PROSPER, seul, répondant aux appels du dehors avec la voix d'un homme à peine éveillé.

Voilà!... Voilà!... (Au moment où il va ouvrir, il aperçoit le dolman, oublié là, et se précipite pour l'enlever. En même temps il explique, par une rapide pantomime, qu'il a une excellente idée : il ôte sa propre veste, et court la jeter, avec le dolman au fond de la soupente, où Closny est caché. Il met dans sa poche la clé de la soupente, puis il s'ébouriffe les cheveux, pour se donner la mine de quelqu'un qui vient de dormir. Il pousse deux ou trois bâillements sonores, s'interrompant pour murmurer à demi-voix, vers le public :) Ayons l'air d'un homme réveillé en sursaut! (Enfin, il se dirige vers la porte du fond, et en tire les verrous avec lenteur, tout en maugréant :) Est-il permis de réveiller d'honnêtes gens à pareille heure? (Il quitte la porte, sans l'ouvrir, vient prendre la lampe, jusque là posée sur la table, et l'élevant à la hauteur du visage des arrivants il crie :) Qui va là?

SCENE VIII

PROSPER, KLEISER, LES SOLDATS ALLEMANDS, puis BLIZOT.

La porte, cédant à une poussée extérieure, livre passage à l'officier, puis aux soldats de l'armée ennemie.

KLEISER, à Prosper, avec dureté, en bon français, sans accent.

Pourquoi n'ouvrais-tu pas?

PROSPER, faisant le simulacre d'étouffer un bâillement, et répondant sur un ton de fierté.

N'est-il pas permis de dormir, à cette heure?

KLEISER, avec méfiance.

Tu dormais?... cependant, il y avait de la lumière, chez toi,... ou du moins, ici; car, tu n'es point le maître... Où est Blizot, le maire?... (Avec autorité.) Il faut que je lui parle.

PROSPER, avec hauteur, déposant la lampe sur la table, et ne paraissant pas disposé à bouger.

Mon oncle est un vieillard, et il est fatigué... Il dort, en ce moment.

KLEISER, prenant une chaise, et s'asseyant à droite de la table; à Prosper.

Va l'éveiller, dis-lui que je l'attends, et amène-le moi.

Les soldats se tiennent debout, près de la porte du fond.

PROSPER, à Kleiser.

Ne puis-je remplacer mon oncle?

A ce moment, la porte de la chambre de Blizot s'ouvre,

en haut de l'escalier, à gauche; le maire de Blonville paraît, réveillé par le bruit, et à demi vêtu.

BLIZOT, après un silence, durant lequel il considère, avec une surprise mêlée de méfiance les ennemis installés chez lui, s'avance, en haut de l'escalier, et légèrement penché, appuyé à la rampe.

Que voulez-vous?

KLEISER, sur un ton d'autorité froide, sans quitter sa chaise.

Livre-nous l'officier français caché dans ta demeure.

BLIZOT, hochant la tête, et avec dignité.

Vous vous trompez : il n'y a point d'officier réfugié chez moi.

KLEISER, avec emportement.

Pourquoi mentir, vieillard! (Il se lève, et s'adressant à Blizot, avec rudesse.) J'ai la certitude qu'un capitaine d'état-major, blessé, a reçu, ce soir, l'hospitalité sous ton toit.

BLIZOT, qui est descendu pendant que l'Allemand parlait, vient au milieu de la scène, à gauche, pose les deux mains sur la table, et se penchant vers Kleiser, qu'il regarde bien en face.

J'ai la prétention de savoir tout aussi bien que vous, ce qui se passe chez moi...

KLEISER, à Blizot.

Eh bien! donc, parle!

BLIZOT, se redressant, et avec fermeté.

Les renseignements que vous avez eus sont faux. je ne cache ici personne.

KLEISER, avec méfiance et dureté.

Et... tu es prêt à jurer ce que tu avances?

BLIZOT, avec fierté.

Nous autres, Lorrains, nous ne connaissons point deux manières de parler; la vérité ne gagne rien à être précédée de serments solennels : un *oui*, un *non* suffisent.

KLEISER, souriant avec dédain.

Tu veux te dérober!... Mais, justement, je tiens à t'entendre affirmer ce que tu prétends être vrai.

BLIZOT, avançant d'un pas, et étendant la main, avec une condescendance un peu hautaine.

S'il vous faut un serment, me voilà tout prêt à le prononcer...

Durant cette scène, et ce qui suit, Prosper se tient à l'écart, pâle, anxieux; quand son oncle s'apprête à jurer, puis jure, il fait un mouvement comme pour l'arrêter, mais il réprime vite ce geste compromettant pour les siens, et demeure immobile, les poings crispés, avec une expression d'angoisse.

KLEISER, hochant la tête, puis fixant sur le maire des regards d'acier.

Réfléchis, du moins, avant de parler, aux conséquences de tes paroles... Si tu nous trompes, avant une heure, tu seras fusillé.

BLIZOT, grave, et légèrement dédaigneux.

Un sentiment plus noble que la crainte m'empêcherait, en tous cas, de trahir la vérité... (Avec calme et simplicité.) Si j'avais offert l'hospitalité à quelque malheureux blessé, je refuserais de répondre à vos questions, simplement. (Avec lenteur et tristesse.) Mais je n'ai point, ainsi que vous le croyez, l'honneur d'abriter un fugitif sous mon toit; c'est pourquoi je vous dis : l'on vous a trompé!

KLEISER, avec autorité.

Jure !

BLIZOT, gravement, d'une voix forte, debout devant les Allemands, qui l'écoutent curieusement.

Moi, Nicolas Blizot, maire de Blonville. (Il étend la main droite.) A la face du ciel et de la terre, j'affirme, sous serment, qu'il n'y a, à cette heure, ni officier, ni soldats français dans ma maison : je le jure... (Il laisse retomber la main qu'il avait levée, et s'adressant plus directement à Kleiser, d'une voix moins grave.) Maintenant, si j'ai menti, envoyez-moi deux balles dans le cœur; c'est votre droit.

Pendant le serment de son oncle, Prosper s'étreint douloureusement le front de ses deux mains. Au moment où le maire prononce : « si j'ai menti, envoyez-moi deux balles dans le cœur », Prosper chancelle et s'appuie, terrifié, contre la muraille.

KLEISER, se lève furieux, et fait un signe à ses soldats qui se précipitent sur Blizot. Le maire n'oppose aucune résistance aux soldats, qui se mettent en devoir de lui attacher étroitement les mains derrière le dos.

PROSPER, se jetant, avec rage, au devant des soldats, et faisant de vains efforts pour délivrer son oncle

Ah ! le malheureux !... je... je ne veux pas !...

L'un des soldats saisit Prosper à la gorge, et le presse brutalement.

KLEISER, après avoir, d'un geste, arrêté le soldat qui malmenait l'étudiant, s'adressant à Prosper, avec une bienveillance hautaine.

Si tu tiens à sauver ton oncle, ce n'est point par la force, mais plutôt en prouvant son innocence, que tu y parviendras.

Prosper, fait un geste d'impuissance, et comprenant l'i-

nutilité de toute intervention de sa part, s'écarte de nouveau, désespéré.

BLIZOT, doucement, à Prosper, qu'il suit des yeux.

Cesse de craindre pour moi, Prosper. On connaîtra bientôt que je n'ai point menti.

KLEISER, sèchement, à Blizot.

Marche devant nous ; nous commençons chez toi une perquisition.

Kleizer ayant indiqué du doigt l'escalier, les soldats montent, poussant devant eux Blizot ; l'officier les suit, et tous disparaissent, par la porte de la chambre du maire. Prosper demeure seul, en bas.

SCÈNE IX

PROSPER, puis CLOSNY.

PROSPER, courant à la soupente de l'escalier, et s'adressant à l'officier, qu'il aide à sortir de ce réduit.

Mon capitaine, vous n'êtes plus en sûreté ici...

CLOSNY, se traînant avec peine.

J'ai entendu leurs voix... (Avec inquiétude, en indiquant l'escalier.) Ils sont tous montés ?...

PROSPER, refermant avec soin la soupente, et parlant avec une vivacité fébrile.

Oui, c'est insensé ! Ils m'ont laissé seul, ici, sans surveillance ; les plus habiles ont de ces oublis !... J'en profite : venez...

Il entraîne l'officier vers la grande armoire qui se trouve à droite, troisième plan.

CLOSNY, s'arrêtant, devant l'armoire.

Je ne comprends pas : pourquoi ici plutôt que là?

PROSPER, pressant Closny, et l'aidant à pénétrer dans l'armoire.

Vous comprendrez bientôt... Je vais établir une fausse piste entre votre ancienne cachette et la cave. Dès qu'ils descendront de là-haut, (Il indique la chambre de Blizot.) les ennemis se précipiteront dans la direction indiquée par ma piste,... et pendant ce temps, je viendrai, en hâte, vous reprendre et vous enlever...

CLOSNY, incrédule, hochant la tête.

En admettant que les Allemands nous laissent de nouveau, seuls, à ce moment!

PROSPER, refermant, sur l'officier, la porte de l'armoire.

Espérons!

SCÈNE X

PROSPER, ODERIC.

ODERIC, entrant, en tapinois, par la porte du fond, à l'instant où Prosper se rapproche de la soupente.

Salut! camarade... il y a du nouveau, chez le père Blizot, à ce que j'apprends!

PROSPER, toisant Oderic, d'un air méfiant.

Du nouveau... (Affectant l'indifférence.) Qu'est-ce que tu veux dire?

ODERIC, étonné, décontenancé.

Comment! Est-ce qu'*ils* ne sont pas ici?

PROSPER, feignant de ne pas comprendre.

Qui cela, *ils ?*

ODERIC, ahuri.

Eh! bien, les Allemands, l'officier, les hommes...

PROSPER, avec une colère contenue, indiquant la chambre du premier étage.

Ils sont là-haut, et ils t'attendent !

ODERIC, affolé.

Ils m'attendent !... (Terrifié.) Ils ont dit?...

PROSPER, marchant, les poings crispés, vers Oderic.

Ils n'ont eu besoin de rien dire, pour m'apprendre, que c'est toi, misérable, qui leur as indiqué la retraite du capitaine...

Il saisit Oderic à la gorge.

ODERIC, se débattant.

Je... je n'ai rien dit !... je te jure... Laisse-moi... Grâce !... Prosper..

PROSPER, poussant Oderic vers la porte du fond.

Ne prononce pas mon nom : je ne te connais plus! (Il le secoue violemment.) Tu me fais horreur !... (Le repoussant, avec rage.) Va-t'en, je te tuerais !...

Il le jette dehors et referme la porte.

SCÈNE XI

PROSPER, seul, courant à la soupente.

Ce monstre m'a fait perdre un temps précieux! (Il ouvre la porte de la soupente, y pénètre et en sort, portant une brassée de foin qu'il éparpille sur la scène, depuis la sou-

chette jusqu'à la porte qui mène à la cave, à droite, deuxième plan. Tout en agissant, il murmure, à demi-rieur.) Voilà un indice sérieux, qui doit me faire gagner au moins un quart d'heure... (Il retourne à la soupente, et en revient avec une ou deux bandes de pansement déroulées, qu'il jette parmi les brindilles de foin.) De la sorte point de doute. Ils se croiront en face du chemin suivi par le fugitif.

Des bruits de pas, des éclats de voix se font entendre, derrière la porte, en haut de l'escalier. Après avoir un instant prêté l'oreille à ces rumeurs, Prosper court à la fenêtre de gauche; il l'escalade, et disparait. Au même instant, la porte du premier étage s'ouvre, et l'on voit paraître Blizot, toujours poussé par les soldats, qui descendent avec lui, suivis de Kleiser.

SCÈNE XII

BLIZOT, les mains toujours liées, KLEISER, LES SOLDATS.

LES TROIS SOLDATS, arrivés en bas de l'escalier, désignant l'entrée de la soupente, puis la piste qu'ils aperçoivent ensemble, à l'officier.

Oh! oh!... *da*!... *da*!...

BLIZOT, à part, hochant la tête, stupéfait.

A mon insu!... (Avec désespoir.) Les malheureux!

KLEISER, durement, à Blizot.

Peux-tu encore nier la présence d'un fugitif sous ton toit?.. (Avec un rire insultant.) C'est ainsi que tu as menti, vieillard hypocrite, faux apôtre de vérité... (Regardant Blizot avec une expression de mépris et de dégoût.)

Je crois encore t'entendre proférer ton serment plein d'orgueil... je vois ton bras levé, en un geste noble... (De plus en plus méprisant.) Misérable !

LES TROIS SOLDATS, riant insolemment à la barbe de leur prisonnier, en faisant tous trois mine de prêter serment.

Ah ! ah !... ah ! ah !

BLIZOT, aux soldats les toisant du regard.

Lâches !

KLEISER, haussant les épaules.

Silence !

Il fait signe à ses hommes de le suivre, tire son épée, et se dirige vers la porte de droite, suivi des soldats, qui entraînent Blizot. Mais, au moment de franchir le seuil de la porte, l'officier allemand s'arrête, se retourne, et d'un geste ordonne à l'un des soldats de rester, pour garder cette pièce du rez-de-chaussée. — Le soldat demeure, et l'arme au poing se met en faction, près de l'armoire où est caché Closny. Tous les autres disparaissent, par la porte de droite.

SCÈNE XIII

LA SENTINELLE, PROSPER.

PROSPER, entrant, une lanterne à la main, par la porte du fond.

Je ne les entends plus... (Il aperçoit la sentinelle, qui est précisément le soldat à qui, une première fois, Kleiser a ordonné de le relâcher. A part, avec un sourire.) Heureusement, je ne suis qu'un moucheron, un être négligeable.

Il élève sa lanterne, et fait mine de chercher, de tous côtés ; la sentinelle suit curieusement tous les mouve-

ments de Prosper, qui se penche, à l'entrée de la soupente, et y parle à voix basse, feignant de s'adresser à quelqu'un qui y serait tapi, tout au fond

LA SENTINELLE, s'approchant de Prosper et le poussant rudement.

Oh! oh!... *nein! nein!*

PROSPER, se dressant, vivement, et faisant mine de s'opposer à ce que l'Allemand regarde dans la cachette.

Non, non... pas là!... (Indiquant la piste, et montrant la porte de droite.) Il est parti...

LA SENTINELLE, impatientée, avec colère.

Ah! ah! nein!

Le soldat jette brutalement Prosper de côté, et pénètre dans la soupente. Prosper se relève, aussitôt, et sans laisser à la sentinelle le temps de reconnaître son erreur, il pousse sur elle la porte massive du réduit, ferme cette porte à l'aide des verrous, et d'une forte serrure, dont il retire la clé.

PROSPER, avec un demi-sourire.

Bien joué!... ah! ah! pincé, mon vieux, et par le moucheron?...

Vociférations, appels, cris de rage du soldat, qui donne dans la porte de violents coups de pied.

SCÈNE XIV

PROSPER, puis CLOSNY.

PROSPER, au soldat, tout en vérifiant la solidité des verrous.

Crie, mon brave, vocifère, tempête, il y a trop de

foin, dans ta cachette, pour que tes appels puissent être entendus, là où sont les autres! (Il court à l'armoire de droite, et ouvre à Closny.) Mon capitaine, il nous faut fuir...

Il attache ostensiblement la clé de la soupente dans l'armoire, où pend un trousseau d'autres clés.

CLOSNY, sortant péniblement de l'armoire

Vous m'aiderez à marcher...

PROSPER, refermant l'armoire, puis entraînant Closny vers la fenêtre.

J'ai traîné sous cette fenêtre une légère voiture à bras, de celles qui passent même dans les sentiers des vignes. Montez-y vite, mon capitaine, je vous mènerai où vous devez aller.

CLOSNY, contemplant Prosper, avec une admiration émue.

Brave cœur!

PROSPER, entraînant de nouveau le blessé vers la fenêtre.

Hâtons-nous, mon capitaine. Ces coquins-là vont revenir!

CLOSNY, s'arrêtant, stupéfait, près de la soupente où le soldat prisonnier, après quelques instants de silence, recommence à frapper, et à crier de plus belle.

Qui donc est là?

PROSPER, sans s'arrêter et tout en aidant le blessé à marcher.

La sentinelle chargée de la garde de cette pièce par surprise, j'ai réussi à l'enfermer, pour être libre

CLOSNY, marchant, au bras de Prosper.

Tu es un brave... (Appuyant sur ces derniers mots.) et un habile

PROSPER, parvenu contre la fenêtre, aide, avec mille soins, Closny à s'y asseoir, les jambes pendant à l'extérieur.

Attention, mon capitaine! (Il saute, lui-même par la fenêtre, et continue.) Ne sautez pas... laissez-vous glisser... doucement.. Là, je vous tiens: allez!

VOIX DE CLOSNY, disparaissant, à son tour.

Merci!

SCÈNE XV

ODERIC, seul, entrant furtivement, par la porte du fond, et regardant de tous côtés.

Où donc sont-ils?... (Il va à l'escalier, et monte.) C'est qu'il faut que je les trouve, que je leur explique.. sans perdre de temps! (Il entr'ouvre la porte du premier étage, et désappointé.) Personne! (Il redescend, s'épongeant le front.) Ouf! je n'en puis plus .. je cours de tous côtés... Ce Prosper est d'un leste! (Indiquant la campagne que l'on voit de la fenêtre.) Il fuit, j'en suis certain, à travers les vignes, traînant son capitaine!... (Avec un rire mauvais.) Ah! ah! il ne se doutait guère que je le surveillais, blotti, derrière la haie... (Se frottant les mains, ravi.) Il sera bientôt arrêté, le gueux!... (Avec une expression de haine satisfaite.) et moi je serai vengé!... (Il s'approche de la fenêtre, et cherche à voir au loin, en s'abritant les yeux de ses deux mains.) Impossible de les suivre, en de pareilles ténèbres... à peine distingue-t-on une masse grise, qui glisse, là-bas, entre les sapins... (A ce moment se font de nouveau entendre les appels furieux du soldat enfermé dans la soupente. Oderic s'approche, avec effroi de l'endroit d'où viennent les cris.) Qui est là?.. (Il écoute un instant; puis:) Un soldat alle-

mand ; il n'y a que ces gaillards-là, pour hurler de la sorte!... C'est une sentinelle gênante, enfermée là, sans doute, par mon cher camarade!.. (**Au soldat, à travers la porte.**) Hé! l'ami!, calme-toi, je vais te délivrer! (**Il ouvre les verrous, mais la porte, fermée à double tour de sa forte serrure, résiste et, Oderic, vexé, continue.**) Ce gredin de Prosper a emporté la clé... (**Il regarde l'heure, à l'horloge en bois.**) Eh! mais, je perds mon temps!... Où donc est von Kleiser?...

Il regarde à droite, se frappe le front, comme s'il comprenait enfin, et s'élance vers la cave, par la porte de droite.

SCÈNE XVI

ODERIC, KLEISER, BLIZOT, Les Soldats.

ODERIC, rentrant presque aussitôt, par la porte de droite, et parlant avec animation à Kleiser, auprès de qui il marche.

... Il y a un quart d'heure, peut-être, tout au plus!...

KLEISER, sèchement, à Oderic.

Il fallait me prévenir plus tôt. (**Allant à la fenêtre, et s'y penchant**) On ne voit rien.

ODERIC, à Kleiser, qu'il suit, à la fenêtre.

La vue s'habitue assez rapidement à cette obscurité ; dans quelques secondes, vous distinguerez...

KLEISER, se servant de sa lorgnette de campagne, et se parlant à lui-même :

J'aperçois, là-bas, une masse sombre qui fuit, semblant chercher à gagner les lignes françaises... (**Il se retourne brusquement, au bruit que font les deux soldats**

qui, attirés par les plaintes de leur camarade, tentent de le délivrer en forçant la porte du réduit, à part :) Que font-ils donc?... (Devinant ce qui s'est passé :) Cet imbécile se sera laissé prendre à un piège!... (Avec dédain : Peuh!... on le délivrera plus tard : il est bien plus urgent d'arrêter les fugitifs.

Il fait signe aux deux soldats, et ils s'approchent, pour recevoir les ordres qu'il leur donne, à voix basse, près de la fenêtre, en leur désignant quelque chose, au loin.

ODERIC, goguenard, à part, tandis que Kleiser parle aux soldats :

S'il croit que ces lourdauds vont rattraper Prosper, dans le sentier des vignes, il se trompe, le uhlan!

Dès qu'ils ont reçu les ordres de leur chef, les deux soldats, armés, s'élancent, par la fenêtre. Kleiser demeure près de la fenêtre, les suivant des yeux. — Blizot, que les soldats ont laissé, debout au milieu de la scène, les mains toujours liées dans le dos, se tourne vers Oderic, qui vient de parler.

BLIZOT, après avoir un moment toisé Oderic, l'enveloppant d'un regard chargé de colère, et de mépris :

Hors d'ici, vermine, sors de chez moi!

ODERIC, reculant d'abord d'un pas, avec une sorte de honte; mais ricanant bientôt, et d'un air goguenard :

Eh! bien, quoi?... j'ai trahi... Vous, vous avez juré le contraire de la vérité : un traître, un parjure, cela se vaut!

BLIZOT, se dressant de toute la hauteur de sa taille, les épaules rejetées en arrière, les regards furieux :

Misérable!

Il avance, menaçant, vers Oderic.

ODERIC, ricanant toujours, avec un mélange d'impertinence et de gêne.

Allons, allons!... il ne faut pas vous fâcher pour si peu!... (D'un air bon enfant.) C'était drôle, hein? cette chasse, dans votre maison!...

BLIZOT, marchant, tête baissée, vers le traître, qui recule, effrayé.

Tais-toi, ou je t'écrase sous mon sabot, comme une chenille!

KLEISER, qui n'a pas cessé d'inspecter la campagne, quitte un instant la fenêtre, et se tournant vers Oderic demande.

Tu es du pays?

ODERIC, avec assurance.

De ce village même.

KLEISER, sèchement.

Tu dois donc connaître, admirablement, les sentiers qui serpentent sur tous ces coteaux, à travers les vignes...

ODERIC, commençant à comprendre ce qui va lui être demandé, et cherchant à éviter une mission périlleuse.

Pardon, je ne les connais guère: je n'allais point aux vignes..

KLEISER, durement.

Tu mens: car tu dois connaître des chemins aussi proches... Va, cours, rejoins celui qui traîne la voiture, empêche-le de gagner les lignes françaises.

ODERIC, de plus en plus effrayé, et troublé.

Mais... je ne saurais... Ils ont trop d'avance... et ..

KLEISER, braquant froidement son revolver sur Oderic.

Lâche! Obéis, et réussis, ou je te tue comme un chien!

ODERIC, terrifié.

Ne tirez pas ! (Prenant son parti.) J'y vais.

Il saute par la fenêtre.

SCÈNE XVII

BLIZOT, KLEISER, puis UN SOLDAT.

KLEISER, reprenant son poste d'observation, à la fenêtre, et suivant ce qui se passe, avec sa lorgnette.

Ce lâche court bien ; et quoi qu'il en dise, connaît les chemins...

BLIZOT, à part.

Hélas ! Prosper traînant un blessé, dans une voiturette, peut-il espérer n'être pas rejoint ?..

KLEISER, toujours en observation, pensant tout haut, et laissant échapper de ses lèvres des phrases qui trahissent son émotion et permettent à Blizot de suivre lui-même la marche des événements.

Mes hommes égarés, en des vignes inextricables !... Oderic, cependant, gagne du terrain... il rejoint presque la voiture,... le voilà tout près du blessé français..

BLIZOT, à part, désespéré.

L'infâme !

KLEISER, fiévreusement.

Malgré cela, les fugitifs vont gagner les lignes françaises... (Avisant en un coin, près de lui, un fusil tout chargé, qu'il saisit aussitôt :) Il faut... (Résolument.) Je dois les en empêcher !...

Kleiser vise ; Blizot s'élance vers l'officier, trop tard

pour arrêter son bras ; un coup de feu s'entend. — Silence, durant lequel Blizot, blême, les yeux hagards, cherche vainement à percer les ténèbres, à voir aussi au loin.

BLIZOT, éperdu, à Kleiser

Est-il tué?

KLEISER, avec calme, sans lever les yeux, qu'il tient fixés sur sa lorgnette, aussitôt après le coup de feu.

L'une des ombres s'est affaissée, et la voiturette ne semble pas continuer...

BLIZOT, il chancelle et se laisse tomber sur un siège, près de la table, l'air atterré.

Assister ainsi à la mort de son neveu, et ne rien pouvoir, pour le défendre... (Avec douleur, et rage.) Ah !

KLEISER, laissant sa lorgnette, et se frottant les yeux.

Je ne distingue plus rien... La brume est intense... (Se tournant vers Blizot, et lui indiquant la soupente où le soldat que l'on entend, de temps à autre, frapper ou appeler redouble ses cris :) Délivre ce soldat, enfermé par les tiens.

BLIZOT, sans colère, simplement, indiquant ses liens.

Puis-je agir, les mains liées !

KLEISER, après avoir rendu à Blizot la liberté de ses mouvements, le suivant des yeux, son revolver au poing.

Hâte-toi, maintenant, d'ouvrir à ce soldat.

BLIZOT, il se dirige avec calme vers l'armoire de droite, l'ouvre, prend un trousseau de clés, qui y est suspendu, et posant ce trousseau sur la table, près de l'officier, gravement.

Délivrez vous-même votre sentinelle... Voici tou-

tes les clés de ma maison, vous pouvez les garder, prendre ce que bon vous semblera... (Avec une tristesse profonde, s'affaissant de nouveau sur l'escabeau qu'il occupait, précédemment, près de la table :) Tout ce qu'il y avait de précieux ici, tout ce qui m'était cher est parti... hélas! pour ne plus revenir...

KLEISER, sans mot dire, mais les sourcils contractés, les traits durs, ouvre au soldat. Celui-ci, honteux de s'être laissé prendre au piège, paraît confondu à la vue de son chef. L'officier n'a pour lui qu'un regard de mépris, et lui fait signe de se tenir en un coin. Le soldat obéit, en silence. Kleiser, alors, se mettant en face de Blizot, debout, de l'autre côté de la table, avec intérêt, la voix radoucie.

C'est donc ton neveu, (Il indique d'un geste la campagne lointaine :) qui a dû tomber?

BLIZOT, hochant tristement la tête, sans regarder l'officier.

Sans doute, si la voiture s'est arrêtée...

KLEISER, simplement, d'un ton naturel, également sans rudesse, et sans commisération trop marquée.

C'était donc ton neveu, qui avait recueilli, et caché ici l'officier blessé?

BLIZOT.

Je le crois.

KLEISER.

Tu l'ignorais?

BLIZOT.

Absolument.

KLEISER.

Jusques à quand?

BLIZOT.

Jusqu'au moment où j'ai vu, comme vous, la soupente ouverte et le foin épars...

KLEISER.

Alors, tu as deviné que ton neveu avait, à ton insu, donné asile à un blessé ?

BLIZOT.

Je n'en ai plus douté.

KLEISER.

Et pourquoi n'as-tu point parlé ?... Tu aurais pu te disculper, prouver ta bonne foi...

BLIZOT, interrompant, et regardant bien en face l'officier allemand.

Les soupçons, alors, se seraient portés sur mon neveu ; on l'aurait arrêté, il n'aurait pu agir.

KLEISER.

Cependant, tu risquais ta vie, et tu te laissais accabler d'injures imméritées.

BLIZOT, simplement.

Prosper, aussi, bravait la mort. (Avec un soupir.) Il est vrai que mon lot, à moi, était plus dur, se laisser insulter et traiter de parjure, ça fait plus de mal qu'un coup de sabre ou de mousquet.

KLEISER.

Je te crois sans peine peu habitué à être méprisé, cependant tu as supporté sans plainte nos sarcasmes...

BLIZOT, se levant, et avec conviction.

J'aurais tout enduré pour sauver un Français !

KLEISER, à part, d'une voix basse et sombre, arpentant la pièce en tous sens.

J'ai l'air d'un bourreau... (Plus haut.) L'horrible chose que la guerre ! (Se tournant vers Blizot.) Tu ne mourras point : je te fais grâce de la vie.

BLIZOT, avec fierté et ironie.

Grand merci !

KLEISER, sans paraître offensé.

Cependant, comme il serait dangereux de laisser derrière soi un brave tel que toi, nous t'emmènerons, afin qu'on te conduise au delà de cette frontière..

BLIZOT, avec des accents de désespoir.

Quitter la France !... partir, sans avoir pu ensevelir l'enfant qu'on vient de me tuer, sans même avoir revu sa dépouille chérie. (Se tournant vers Kleiser, avec véhémence et amertume.) Il fallait m'occire, moi, comme un vieux chien !... et laisser en paix ce garçon, plein d'espoir et de vie...

KLEISER, avec tristesse.

Hélas ! les temps ne me permettent pas d'user de pitié... (Hochant la tête, avec une expression de vive anxiété.) J'ai un fils, qui combat près d'ici : qui me dit qu'à cette heure il n'est point tué, par quelqu'un des vôtres ?..

BLIZOT, dressé près de Kleiser avec un éclair sauvage dans les yeux.

Je l'espère... je le désire !

KLEISER, reculant avec une expression d'horreur.

Tu es cruel !

BLIZOT, se prenant la tête à deux mains

Non : je suis malheureux !... (Bondissant, tout à coup, es poings crispés vers l'officier.) Et c'est toi... toi qui me l'as tué. (Indiquant le fusil resté près de la fenêtre.) Avec cette arme-là !... Tu l'as choisi, visé... tu me l'as ravi !

KLEISER, blême, rigide, et vibrant d'émotion.

Ce n'est pas moi qui l'ai tué : c'est la guerre... la guerre !...

BLIZOT, ménaçant avec une exaltation pleine de rage et de désespoir.

Ah ! va-t'en !... tu vois bien que je te hais, et que je suis fou !... va-t'en !...

LE SOLDAT, accourant au secours de son chef, de qui il croit la vie menacée, et se dressant contre Blizot.

Oh ! oh !..

SCÈNE XVIII

BLIZOT, KLEISER, Les Soldats.

La porte du fond s'ouvre, violemment poussée par les deux soldats qui ont poursuivi les fugitifs. Ils portent un mannequin simulant un cadavre, qu'ils posent dans le fond à côté de la porte.

BLIZOT, se précipitant le premier vers le corps et avec un cri de soulagement.

Oderic !... ce n'est qu'Oderic !

KLEISER, s'approchant à son tour.

Ce Français...

BLIZOT, interrompant.

Non, ce n'est pas un Français ; c'est un traître, ces gens-là n'ont point de patrie !

KLEISER, avec vivacité aux soldats.

Et les autres, la voiturette, l'officier ?

Les soldats, d'un geste, indiquent le lointain et l'impossibilité de rejoindre les fugitifs.

KLEISER, avec une expression de profond désappointement.

Ils ont fui.. ils ont pu gagner les lignes françaises.

Perdu, notre temps, et perdues, nos peines !.. (**A Blizot avec une expression de tristesse, où perce une pointe de bonté** : Ton neveu est sauvé : je ne l'ai point tué !

BLIZOT, ému et grave à Kleiser.

Que Dieu te garde ton fils !

KLEISER, après avoir répondu à Blizot par une muette inclination de tête, indiquant le dehors.

Et maintenant, en route !.. (**Aux soldats, en désignant Blizot.**) Avec le prisonnier

Les soldats, qui viennent de rentrer lient de nouveau les mains du maire de Blonville. Kleiser sort le premier, par la porte du fond.

BLIZOT, les mains liées derrière le dos se redresse, plein de vaillance, rasséréné, et avec fierté.

Je pars joyeux : ils vivent, lui et son protégé !... Quant à ma patrie, je ne la quitte pas : (**D'une voix vibrante et forte.**) la France est dans mon cœur, je l'emporte avec moi !

Il se laisse saisir par les deux soldats, qui l'entraînent, à la suite de Kleiser. Le soldat qui a été enfermé dans la soupente ferme la marche.

Rideau.

Imprimerie. F. BOUDROT —Châtillon-sur-Seine.

A LA MEME LIBRAIRIE

COMÉDIES POUR HOMMES SEULS

	Person.	Prix.
ccident de Travail	2	5 »
Affaire Boreau	3	5 »
ne affaire d'honneur......	3	5 »
Aïeul...............	3	5 »
anarchiste Dupont.......	6	5 »
ile de nuit.............	3	5 »
Aveugle au flageolet. com.	3	5 »
ail à signer	2	5 »
ı beau-père pas commode ..	2	5 »
n bel enterrement.......	11	5 »
Billet de Loterie........	6	5 »
Bon criminel. com...	5	5 »
Bon fonctionnaire. com...	3	5 »
Bon Gendarme.........	4	5 »
iffart et Polochon, c. mil..	2	5 »
euillés depuis Verdun....	4	5 »
Cambrioleur	5	5 »
Cambrioleur malgré lui...	3	5 »
Cas de Mr Benoit.......	5	5 »
Célèbre Baluchard	2	5 »
s bons déménageurs.. com.	5	5 »
Château de Mr Grondoneau	7	5 »
Chasse aux revenants ...	5	5 »
ez l'Avoué...........	3	5 »
ez l'éditeur. com........	4	5 »
chien dans un jeu de quilles	5	5 »
Clairon, drame........	5	5 »
Coq gaulois, drame......	5	5 »
Crime de Moutiers	5	5 »
Délit................	2	5 »
ux frères, drame.......	5	5 »
s deux loustics	3	5 »
s deux réservistes v. mil	5	5 »
dindons de Panurge, c. 3 a.	10	6 »
Disparu, drame 2 actes..	6	5 »
Dixième escouade	10	5 »
Dragon	4	5 »
preuve. com. 3 actes	5	6 »
Experts.............	7	5 »
Feu Sacré, drame	6	5 »
s de bandit, drame 3 actes	8	6 »
Fils de Jacquard, dr.....	4	5 »
e carotte, com. milit....	2	5 »
Fluide de John	3	5 »
le équipée	8	5 »
Frère	6	5 »
Grand secret, dr. féerie 4 a	8	6 »
elou dit fil de fer.......	2	5 »
gros Lot, com. 3 a.. ..	11	6 »
héros de quinze ans. dr ..	4	5 »
leureux gagnant........	6	5 »
toire abracadabrante	6	5 »
omme de la Providence ..	4	5 »
Individu dangereux. com.	7	5 »
ingrat...............	2	5 »
nprudente baignade. com.	7	5 »
raie, drame 2 actes...	8	5 »

La journée des bleus. . .
Loriot, comédie militair
La Maison du passeur, dr
Le Major est bon enfant
Mal vu de son concierge co
Un mariage au téléphone. .
Un mari pour 30 centimes
Marteau, rédempteur en l
genre. ....
Monseigneur not' « cabot »
Monsieur Tranquille.. . .
Monsieur Lapourlo . . . .
La mort d'Arthème Lapin..
Ni fleurs ni couronnes . .
Une Noce à l'américaine
La nouvelle bonne . . . . .
Une Nuit orageuse.......
L'Oiseau.............
On réclame !.........
L'Ouragan ....
Le Parjure, drame......
La Pelote............
Pétinard en Justice de Pa
Le Pianiste est en retard . .
Le Piéton ....
Le Portrait de mon Oncle
Pour le drapeau. drame.
Pour l'honneur, drame . .
Le Précurseur, pièce en ver
Le quart d'heure de Rabel
15 Janvier ....
La Recommandation . . .
Le Remplaçant ....
Le Renard, com..........
Le Réserviste aux 5 enfant
Le Roi des gaffeurs, com. 3
Le Sac de Scapin . . .
La Saint Glinglin. com....
Sans profession . . . . .
Sa petite étoile
Un Saxophone chez les ge
darmes..................
Solidarité. .....
S. O. S. 10 grammes com..
Le sorcier Pissos . . . . . .
Le Successeur ....
Les Surprises de la T. S.
com. 3 actes...........
Terrible affaire ....
La Thune. . . . .
Le torchon et la serviette. .
Tous décorés. . . . .
Les Tribulations d'un poule
Le Truc du Photographe
Le Vengeur des écrasés . .
Vingt minutes d'arrêt. . . .

Châtillon-sur-Seine. — Imprimerie E. [illegible]